

Carnets d'un dilettante

Jean-Claude Trutt

Promenades littéraires, côté Orient



Yosano Akiko. Illustration de la page de couverture de sa biographie par
Claire Dodane (Publications Orientalistes de France)

Deux Japonaises de l'an 1900 (et les problèmes de traduction)

Dans le numéro 12 de février 2011 de la *Revue du Tanka francophone* on pouvait découvrir l'interview de Claire Dodane, enseignante et chercheur en littérature japonaise qui s'est faite traductrice. Traductrice de deux femmes absolument remarquables de l'ère Meiji, Yosano Akiko et Higuchi Ichiyô, qui m'étaient complètement inconnues (et j'avais tort, j'allais le comprendre en les lisant). Dans cette interview Claire Dodane abordait les problèmes que pose la traduction (et tout particulièrement la traduction de la poésie). Des problèmes qui m'ont toujours intéressé au plus haut point. Ces problèmes elle va encore y revenir dans les postfaces qu'elle a écrites pour les deux oeuvres majeures de ces deux écrivaines qu'elle a traduites, le recueil de tankas qui a rendu célèbre Yosano, voir : *YOSANO Akiko : Cheveux mêlés, édit. Les Belles Lettres, Paris, 2010* et la collection de nouvelles de Higuchi, voir *HIGUCHI Ichiyô : La treizième nuit et autres nouvelles, édit. Les Belles Lettres, 2008*.

Claire Dodane parle d'abord des caractéristiques de la langue japonaise. Beaucoup de termes homophones, souvent choisis à dessein, justement pour suggérer des liens cachés entre les deux sens. Une langue un peu floue (surtout la langue classique). Ce qui est un avantage en japonais car le flou convient bien à la poésie, mais, quand on veut traduire dans une langue-cible plus précise, il faut bien choisir. Alors elle rappelle la parole d'un ancien professeur : « *Le traducteur d'un texte difficile est un jongleur qui doit maintenir en même temps une dizaine de balles en l'air tout en sachant que quelques-unes retomberont nécessairement à terre* ». Il y a ensuite les différents niveaux de langue. Dans la postface aux nouvelles de Higuchi Ichiyô elle explique que Higuchi utilise une langue très littéraire, ancienne, pour les descriptions puis passe brusquement à la langue contemporaine pour les dialogues. Et même là il y a deux niveaux de langues, celle de l'homme, qu'elle appelle orale, et celle de la femme qu'elle appelle polie. Comment traduire ? C'est qu'en français nous disposons nous aussi d'abord du tu et du vous, dit-elle, et puis on peut également rendre des niveaux de langage différents en choisissant vocabulaire, correction de langage et ton. Et puis de toute façon, si on traduit, dit-elle encore, « *il faut croire la traduction possible, et s'y efforcer !* ». Elle respecte aussi la fameuse règle des 31 syllabes propre au tanka japonais (5-7-5-7-7) et la justifie ainsi : « *La règle des 31 syllabes*

est certes purement formelle, mais elle n'en est pas moins fondamentale puisque c'est elle qui détermine le genre du tanka. Par ailleurs tenter de respecter ces 31 syllabes dans la traduction constitue un véritable jeu de l'esprit, très stimulant, qui rend inventif. La prosodie existe non pour contraindre la pensée, mais pour la canaliser et la libérer». Dans la postface à **Cheveux emmêlés**, elle écrit : « *La contrainte, on le sait, rend par ailleurs créatif* ». Elle reconnaît néanmoins qu'il ne peut y avoir identité absolue entre poème original et poème traduit. Umberto Eco, dit-elle, a intitulé un de ses livres consacrés à la traduction : « *Dire presque la même chose* ». Il n'empêche que le traducteur n'est pas le maître du texte. Il n'a pas à créer. « *Il transpose, à travers le prisme de sa propre sensibilité, les codes d'un monde dans ceux d'un autre monde* ». Je suppose qu'en disant cela elle pense à une autre expression de Umberto Eco qu'elle cite d'ailleurs dans une de ses postfaces : « *traduire c'est transposer d'un monde à l'autre* ». Pas très original, me semble-t-il. Et cela n'explique pas comment cette transposition doit se faire. Cela me rappelle l'histoire du cyprès. Celui de la dernière strophe des **Chansons malaises** d'Yvan Goll.

« *Et plantez
Devant ma case abandonnée
Le cyprès noir
Le doigt
De la mort* »

Or, quand une traductrice et poétesse indonésienne, Chrisviany Lasut, veut transposer le poème en malais-indonésien, elle bute, bien sûr, sur ce cyprès méditerranéen qui est pointu comme un doigt et qui, planté dans nos cimetières du midi, symbolise la mort. Et qui n'a, évidemment, rien de malais. C'est un autre arbre, le cempaka, dit Georges Voisset, grand spécialiste du pantoun malais, qui est planté près des tombes malaises, le cyprès existe mais n'y est pas pointu comme un doigt, et puis, en plus, le mot case a un relent « *colonial* ». Il y a des cas, dit encore Georges Voisset, où « *le traducteur sait que la défaite l'attend toujours* ».

Mais ce que j'aime c'est ce que Claire Dodane dit ensuite. Elle compare l'exercice de la traduction à l'interprétation d'une partition par un musicien. « *Le traducteur littéraire ressent, je pense, le même engagement que le musicien. Il n'a pas à être le créateur de l'œuvre, il est en quelque sorte libéré de la contrainte de la création et de l'angoisse de la page*

vide ; en revanche il doit s'impliquer tout entier dans l'exécution de la partition pour que la musique prenne forme et que le charme opère. J'aime traduire pour cette raison-là, principalement ». On comprend qu'ainsi la traduction devient plaisir, devient jouissance. « Ce n'est plus un travail, c'est la pratique d'un art si je puis dire, bien sûr avec toute la modestie requise ».



Yosano Akiko est considérée comme la plus grande poétesse de l'ère moderne, nous dit Claire Dodane. Née pratiquement avec l'ère Meiji, en 1878, elle est décédée en 1942. Sa vie était aussi audacieuse que ses poèmes. A 23 ans elle quitte la maison familiale pour rejoindre son amant,

poète lui aussi. C'est quelques mois plus tard que paraissent ces *Cheveux emmêlés* qui font sensation tant par leur nouveauté que par ce dont ils sont la chronique : la genèse d'un amour et le plaisir féminin pleinement assumé. Suivent ensuite quarante années d'activité littéraire (poésie, contes pour enfants, roman autobiographique, transpositions en langage moderne d'œuvres classiques) et sociale (féminisme).

Pour moi il y a là, bien sûr, une première surprise. Il n'y a pas si longtemps, comparant le pantoun malais et le tanka japonais, je notais que le pantoun parle surtout d'amour et le tanka de la nature. Or, là, presque la totalité des 399 tankas qui composent ce recueil parlent avant tout de passion amoureuse. Ensuite c'est une poésie très personnelle. On peut penser – même si Claire Dodane ne le dit pas expressément – que son amant, le poète Yosano Tekkan, « théoricien de la poésie du moi » y est pour quelque chose. Enfin l'érotisme y est souvent présent, plus ou moins explicite – et cela a choqué le public japonais de l'époque (on est en 1901). Et puis il y a un véritable éclatement de couleurs : le blanc virginal, le rouge de la sexualité, le violet de l'amour et le pourpre qui est mélange des deux, donc de la passion amoureuse et sensuelle (dixit Claire Dodane).

*« Les cheveux dénoués
Dans la douceur de la pièce
Le parfum des lis
Je crains qu'ils ne disparaissent
Rouges pâles dans la nuit »*

*« Les mains sur les seins
Je repoussais doucement
Le voile du mystère ;
Les fleurs que j'entrevis là
Etaient d'un rouge profond »*

*« La couleur pourpre,
A qui la raconter ?
Tremblements de sang,
Pensées émues de printemps,
En pleine floraison la vie ! »*

Mais le jaune, le bleu et le mauve ne sont pas absents non plus :

*« Les yeux renversés,
Je vois la lune finir
Sur l'eau de Kano
Où se dessinent en bleu clair
Des algues enchevêtrées »*

*« De soie légère
Sa manche longue de deux pieds
D'où ruisselle
Une rivière de lucioles
Dans le bleu du vent du soir »*

*« Dans les tons de mauve
Sur les petites herbes
Tombe mon ombre ;
Vent de printemps sur les champs
Lisse au matin mes cheveux »*

De temps en temps on croit se voir plonger dans le monde
de l'ukiyo-e :

*« Pluie fine soudain
Sur les feuilles de lotus blancs ;
Tu peins près de moi,
Au creux d'une petite barque
Sous l'aile de mon parapluie »*

Et puis la jeune fille se fait espiègle :

*« Pour punir les hommes
De leurs trop nombreux péchés
M'ont été donnés
Cette blancheur de la peau
Et ces si longs cheveux noirs »*

Et se moque des moines et des moralistes :

*« Toi qui n'as jamais
Touché une peau douce
Où coule un sang chaud,
Ne te sens-tu pas triste,
Et seul, à prêcher la Voie ? »*

Et puis c'est l'entrée de l'amant. Qui est dieu :

*« Comme un doux présage
L'indistinction du brouillard
Tombant dans le soir
Puis l'extinction des lumières
Il est beau mon dieu de la nuit ! »*

*« Le cœur déplumé
Un matin l'une des cordes
De mon petit luth :
Dieu l'a cassée soudainement,
A jamais abandonnée »*

*« Tu tins fermement
La poignée de cette épée
Dressée vers le diable
Quand à ma bouche je mis
Les cinq doigts fins de ta main »*

Elle est alors pleinement heureuse et se moque de la société :

*« Ignorant la Voie
Insouciants de l'avenir
Méprisant la gloire,
Seuls ici s'aimant d'amour
Toi et moi nos deux regards »*

Mais elle redoute pourtant son départ :

*« Ma nuque et ta main
Et nos murmures au matin
Des glycines en fleurs
Moi l'enfant et sa détresse,
Toi qui va bientôt partir »*

Et encore plus la détresse de l'abandon :

*« Il ne rentre pas
Jour de printemps qui finit
Et moi dans la nuit,
Sur le koto mes cheveux
Emmêlés bouleversés »*

*« Depuis ce jour-là
Où mon âme m'a quittée
Je suis un corps vide ;
Si vous me trouviez jolie,
A lui les condoléances ! »*

On voudrait les citer tous. Hélas, il faut bien se contenir. En tout cas Claire Dodane a bien tenu sa partition. Il reste ce qui n'est pas traduisible et qu'on ne peut faire connaître que par des notes ou des postfaces. Des notes de bas de page qu'elle essaye d'éviter autant que possible dans le cas des tankas (pour ne pas gêner le plaisir qu'on ressent à se laisser aller à leur lyrisme) mais dont elle fait un usage abondant dans le deuxième ouvrage qu'elle a traduit, *La treizième nuit* de Higuchi Ichiyô. Car quand une prose est aussi poétique que celle de ces nouvelles elle pose au fond les mêmes problèmes au traducteur.

Higuchi Ichiyô est une femme aussi remarquable que Yosano Akiko. Tout en étant l'exacte opposée. Elle reste profondément attachée à sa famille, la soutenant matériellement, une fois le père disparu, en exécutant elle-même à côté de son travail littéraire beaucoup de menus travaux. Elle décrit dans tous ses écrits non le bonheur mais le malheur des femmes, leur impuissance à échapper à leur destin. Dans *Le son du koto* une femme est incitée par ses parents à fuir son mari, un bon-à-rien. Mais en abandonnant son mari elle doit aussi abandonner sa maison et son fils de 4 ans. C'est la loi. Ce qui fait à la fois son malheur et celui de son enfant.



Dans *Jour de neige* une orpheline élevée par sa tante à la campagne tombe amoureuse de son professeur qui la séduit puis l'emmène à la capitale. Quand elle regrette son erreur il est trop tard. C'est par un temps de neige qu'elle avait couru vers lui. Aujourd'hui la neige ne fait que lui rappeler son malheur, sauvant les apparences de son manteau blanc. « *Je l'aimais moi aussi* », dit-elle. « *Autrefois* ». Dans *Fleur de cerisier dans la nuit*, c'est une jeune fille qui se meurt d'amour. *Eaux troubles* évoque un destin de geisha, O'Riki, pleine de vie en apparence, enjouée, effrontée, et qui cache pourtant un amour secret et peut-être aussi un certain dégoût de son état. Tout finira par un double suicide. Et on ne saura jamais si pour elle cette mort était consentie ou forcée. La plus accomplie de ces nouvelles est celle qui donne le titre au recueil : *La treizième nuit*. Une femme rend visite à ses parents à la veille de cette treizième nuit du neuvième mois qui est la fête de la lune, pour leur annoncer sa décision de divorcer de son mari qui la méprise et la trompe. Ses parents l'accueillent avec amour, mais son père lui fait comprendre qu'en divorçant elle devra également abandonner son petit garçon. A la fin de la soirée elle aura décidé de renoncer à son idée et de continuer à subir son mari. Et puis en appelant un pousse-pousse pour retourner dans son quartier, voilà qu'elle reconnaît l'homme qui le conduit : ils s'étaient longuement aimés dans leurs jeunes années. Puis chacun avait suivi sa voie. Et lui était

tombé bien bas pour être obligé de prendre cette occupation : « *Que puis-je attendre d'une occupation pareille ?* », dit-il, « *Mener la vie d'un cheval, ou d'un bœuf ?* ». Les deux se remémorent le passé, réfléchissent à leurs destins. Lui, pense-t-elle, « *devait haïr ce soir ses allures de femme mariée, avec son chignon haut...* ». « *Elle aurait voulu lui dire qu'elle n'était pas aussi heureuse qu'elle en avait l'air...* ». La fin est belle : « *Il partit, le pousse-pousse vide derrière lui. Après avoir parcouru quelques mètres, il se retourna vers elle. Il allait vers l'est. Elle allait vers le sud. Sous le clair de lune, elle marchait abattue, seule dans la rue principale avec le frémissement des saules et le bruit sans force de ses socques de bois... Chacun dans la vie avait sa part de mélancolie* ».

Higuchi Ichiyô est elle-même frappée par le destin puisqu'elle meurt de la tuberculose à 24 ans. Et pourtant son œuvre est d'une telle culture, d'une telle élévation dans les sentiments, la compassion, la perception de l'éphémère qu'on la considère comme la première et la plus grande romancière de l'ère Meiji et que le Japon lui a fait l'honneur de faire apparaître son effigie sur les billets de Banque de 5000 yens.



Quels sont les éléments qui échappent définitivement à la traduction ? Ce sont d'abord certains éléments stylistiques. Claire Dodane en parle dans son interview à propos de Higuchi Ichiyô et de ses changements de langue entre parties descriptives et dialogues. Mais on apprend que des problèmes comparables se posent dans le cas de la poésie de Yosano Akiko : l'utilisation d'apostrophes, d'interrogations, d'exclamations ; l'introduction de mots sino-japonais bannis jusque-là dans la poésie tanka ; une syntaxe qui a encore recours aux flexions de la langue classique et qui ont disparu dans la langue contemporaine.

Et puis il y a tout ce qui est tradition littéraire, les nombreuses réminiscences des poètes du passé (la grande période des femmes écrivaines et poétesses qui va de 800 à 1250 avant que le Japon se déchire en guerres intestines et qu'advienne le règne de

l'homme, du samourai), et toutes ces images poétiques évidentes pour tout Japonais mais qui ne le sont pas forcément pour nous. Encore que nous n'ayons pas besoin de savoir qu'il s'agit d'un rappel littéraire lorsque, dans la nouvelle **Jour de neige** de Higuchi Ichiyô, nous découvrons cette image : « *sur les arbres dénudés de l'hiver les cristaux rivalisent de leurs pétales avec les fleurs du printemps...* ». De toute façon il me semble impossible, même pour un Occidental cultivé, de connaître toute la tradition poétique japonaise classique, les Ono no Komachi (IX^{ème} siècle), Izumi Shikibu (X^{ème} siècle) et autres poétesses qu'admire Yosano Akiko. Ce qui n'empêche que certaines images nous deviennent de plus en plus familières au fur et à mesure que nous nous plongeons dans leur littérature. C'est le cas, par exemple, des cloches qui sonnent dans l'air du soir, et que l'on trouve aussi bien chez Higuchi Ichiyô que chez Yosano Akiko.

Yosano, dans **Pourpre** :

« *La cloche du temple
Sonne grave dans le soir
... »*

Dans **Femme de vingt ans** :

« *Emplissant le soir,
La cloche du nord de Saga
Porte son écho
Sur le doux pelage d'un renard
Qui s'est tapi dans les fleurs »*

Et Higushi à la fin de **Fleur de cerisier dans la nuit** : « *Il n'y avait pas un souffle de vent dehors. Du cerisier, près de l'avant-toit, les pétales tombaient un à un, au rythme de la triste résonance d'une cloche dans le ciel du soir* ».

Alors Claire Dodane nous rappelle ce début émouvant du **Dit des Heiké**, dans la somptueuse traduction de René Sieffert : « *Du monastère de Gion le son de la cloche, de l'impermanence de toutes choses est la résonance* ». Moi, je m'en souviens parfaitement. Et je peux même citer la suite : « *Des arbres shara la couleur des fleurs démontre que tout ce qui prospère nécessairement déchoit. L'orgueilleux certes ne dure, tout juste pareil au songe d'une nuit de printemps. L'homme valeureux de même finit par s'écrouler ni plus ni moins que poussière au vent* ».

Post-scriptum : J'ai trouvé à la Maison de la Culture du Japon à Paris la remarquable biographie littéraire que Claire Dodane a consacrée à Yosano Akiko¹. Un véritable travail de chercheur. Un tiers de l'ouvrage est consacré à l'histoire de la poésie japonaise depuis l'ère Heian jusqu'au début du XX^e siècle, aux différents mouvements de modernisation du tanka et des autres formes poétiques, au poète Yosano Tekkan, amant et époux de Akiko et innovateur d'une poésie plus personnelle, ainsi qu'à l'analyse détaillée thématique des tankas de *Cheveux emmêlés* (du moins de ceux du début du recueil consacré à la découverte de l'amour et de la sexualité et de la dernière partie dans laquelle les femmes « *connaissent les secrets du plaisir* »). Dans les deux autres tiers de l'ouvrage Claire Dodane revient à la biographie, nous parle du travail d'écrivain et de journaliste de Yosano Akiko, de son voyage en Europe (rencontre avec Henri de Régnier et Auguste Rodin), de ses maternités (11 enfants), de ses nombreuses prises de position en faveur des droits des femmes (et d'abord de son droit au travail professionnel), de son combat pour l'éducation des femmes (enseignement et création d'une école) et de toute l'histoire du féminisme au Japon, ainsi que de la position sociale de la femme depuis le début de l'ère Meiji jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale. Il en ressort l'image d'une femme à la personnalité hors du commun, bien plus forte que son mari Tekkan, qui réussit, grâce à son seul travail, à faire vivre sa famille, malgré ses 11 enfants, une femme qui défend jusqu'à la fin ses idées, même si elle ne s'engage jamais, politiquement, sur le plan social : elle reste une bourgeoise libérale, dit Claire Dodane, et elle ne s'oppose pas non plus frontalement, au nationalisme effréné du Japon des années 30 et 40. Il n'empêche qu'elle ne cesse jamais de déplorer la mort des jeunes guerriers et qu'il fallait un sacré courage pour inclure dans son poème « *Je t'en supplie, mon frère, ne meurs pas !* », écrit au moment de la guerre russo-japonaise, ces vers sacrilèges (pour l'Empereur et pour le bushidô, la voie des Samouraïs) :

*« Je t'en supplie, mon frère, ne meurs pas !
Sa Majesté l'Empereur, comment pourrait-Il,
Alors que lui-même ne se rend au combat,*

¹ Voir : *Claire Dodane : Yosano Akiko, Poète de la passion et figure de proue du féminisme japonais*, édit. Publications Orientalistes de France, 2000

*Alors que sa compassion est très profonde,
Comment dans ce cas pourrait-Il considérer
Que mourir soit pour les hommes un grand honneur,
Comment pourrait-Il exiger d'eux qu'ils meurent,
Pareils à des animaux, en versant leur sang ? »*

On sent tout l'amour et l'admiration que Claire Dodane porte à son héroïne, tout en s'efforçant d'en donner l'image la plus objective possible. Elle conclut son texte d'introduction avec ces mots : *Nous étions partie au commencement à la recherche d'une jeune « poétesse de la passion » ivre d'amour et farouchement sensuelle ; en Midaregami (Cheveux emmêlés), nous l'avons trouvée. Mais au fur et à mesure que nous tournions les pages de ses œuvres complètes et avancions dans le temps, c'est une figure passionnée par la vie et l'être humain que nous avons rencontrée, un esprit sincère et courageux, toujours tourné vers l'avenir, résolument contre et dans son époque. Jamais l'effort ne fit reculer Yosano Akiko ; elle disait primordial le pouvoir de l'esprit, elle « embrassait » littéralement son existence. En 1916, alors qu'elle était déjà mère de dix enfants et soutenait de sa plume sa nombreuse famille, elle écrivait ces mots que nous avons souvent relus dans les moments de doute :*

« Chaque jour de ma vie est une danse, celle des flammes de mon existence. Il me faut danser sans honte cette vie de douleur, de violence, d'amour et de bonheur. Nouvelle danseuse, je veux m'élancer en tourbillonnant dans la libération de l'existence... ».

(2011)

Texte-source : ***Bloc-Notes 2011, Poésie et traduction-bis***

Notes : Un article tiré de ce texte a paru dans le numéro 14, d'octobre 2011, de la *Revue du Tanka francophone*, sous le titre : ***Tra- duire – A propos de l'interview de Claire Dodane par Janick Belleau... - (traduction poétique, Yosano Akiko et Higuchi Ichiyô).***

Pour le tanka classique voir : ***Promenades littéraires, côté Orient, Le tanka japonais, comparaison avec le pantoun ma-lais.***

Pour les *Chansons malaises* d'Yves Goll, voir : *Promenades littéraires, côté Occident, Yvan Goll et les Chansons malaises*.

Pour le *Dit des Heiké*, voir : *Promenades littéraires, côté Orient, Les épopées magnifiques*.

Pour la *Revue du Tanka francophone*, voir le site : www.revue-tanka-francophone.com/